e-Migrinter

16 | 2017
Récits d'exilés

Récits d'exilés. Projets, usages, lectures

Frédéric Detue, Raphaëlle Guidée et Anouche Kunth

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/e-migrinter/926>

DOI : 10.4000/e-migrinter.926

ISSN : 1961-9685

Éditeur

UMR 7301 - Migrinter

Référence électronique

Frédéric Detue, Raphaëlle Guidée et Anouche Kunth, « Récits d'exilés. Projets, usages, lectures », *e-Migrinter* [En ligne], 16 | 2017, mis en ligne le , consulté le 20 mai 2021. URL : <http://journals.openedition.org/e-migrinter/926> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/e-migrinter.926>

Ce document a été généré automatiquement le 20 mai 2021.

Tous droits réservés

Récits d'exilés. Projets, usages, lectures

Frédéric Detue, Raphaëlle Guidée et Anouche Kunth

- 1 Sources de premier ordre pour la connaissance des migrations, les récits de l'exil n'en forment pas moins un matériau disparate, inégalement accessible, délicat à identifier et à circonscrire. Ils voyagent dans les poches des migrants, circulent dans l'oralité d'un chant, gisent dans les dépôts d'archives, prennent une forme livresque ou picturale... Ils transmettent des expériences elles-mêmes les plus diverses, depuis les circonstances souvent terribles qui ont conduit à l'exil jusqu'aux conditions de l'accueil ou du non-accueil, en passant par les situations vécues en cours de migration. Ils s'adressent aux institutions qui accordent – ou pas – un droit de séjour, aux membres des associations qui les accompagnent à leur arrivée ou encore aux journalistes et chercheurs qui recueillent leur histoire pour documenter la « crise » des migrants. Cette très grande hétérogénéité des formes, des contenus, et des destinataires met au défi de se prononcer sur la possibilité même de les traiter comme un corpus spécifique, délivrant un noyau de sens par-delà la diversité des trajets individuels, des contextes politiques, des projets poursuivis, des genres investis, des constructions narratives et des supports mobilisés.
- 2 Le présent dossier cherche à approfondir cette interrogation à visée spéculative sur la commensurabilité de ces sources singulières. Il fait suite à une Journée d'étude interdisciplinaire qui s'est tenue le 31 mars 2016 à la Maison des Sciences de l'Homme et de la Société de Poitiers¹ et qui a été ouverte la veille par une rencontre en centre-ville avec deux autrices, Florence Prudhomme et Haydée Sabéran, engagées chacune dans un projet d'écriture auprès de migrants bloqués à Calais².
- 3 À l'image du matériau étudié, les contributions de ce dossier relèvent de genres variés – articles de chercheurs en littérature et en sciences sociales ; récits de migrants recueillis à Calais et offerts à la première personne ; entretien accordé par Fabien Didier Yene, « rescapé de la migration » selon les mots de Frédéric Detue qui s'est retourné avec lui sur son expérience et sur les conditions « inimaginables » dans lesquelles, au Maroc, il a rédigé son témoignage *Migrant au pied du mur* (Yene, 2010).

Notons à ce propos que les circonstances particulières d'élaboration des récits constituent une trame de réflexion commune à l'ensemble des textes réunis ici. Or l'examen de cette question en appelle aussitôt de nouvelles, portant sur le statut de l'auteur, sur le projet qui anime l'écriture, sur les réceptions qu'il est possible d'en donner.

- 4 Chaque récit est le fruit d'une histoire située, mêlant une pluralité d'acteurs et de voix, emboîtant scènes intimes et scènes sociales ; une histoire tramée d'enjeux politiques, juridiques et symboliques. Ceci posé, il importe d'interroger les impulsions suivant lesquelles un individu entreprend de délivrer un récit. Agit-il de sa propre initiative ou à l'instigation d'un tiers, obéit-il à une commande institutionnelle, judiciaire, associative, journalistique, savante, littéraire, artistique ? Les contributions du dossier illustrent tour à tour un aspect de ces sollicitations possibles, en s'efforçant de cerner l'emprise du commanditaire dans la mise en œuvre du projet d'écriture.
- 5 L'étude de la demande d'asile tamoule en France conduit ainsi Giacomo Mantovan dans les locaux du Comité médical pour les exilés (COMEDE), une association pourvoyeuse de soins aux étrangers en situation précaire. Il y observe comment la production d'un certificat médical destiné à peser favorablement dans l'instruction du dossier individuel par l'Office français de protection des réfugiés et apatrides (OFPRA) conditionne le contenu même du récit délivré. Une fois encore, le parcours administratif se révèle apprentissage de cet « art de raconter des histoires » dont Gérard Noiriel a montré ce qu'il avait de si vital, de si engageant, pour l'étranger en quête de droits (Noiriel, 1991). Ce processus, comme le démontre Giacomo Mantovan, ne dépend pas des seules capacités narratives du demandeur d'asile, mais repose sur les incitations des médecins du COMEDE, qui, au terme de la consultation, font davantage que transcrire l'histoire du patient : ils la réécrivent en la transposant dans un vocabulaire et un registre de valeurs où elle est susceptible de devenir intelligible sur la scène publique. La voix du témoin se coule dans une matrice narrative dont les ressorts idéologiques et juridiques sont maîtrisés par les médecins du COMEDE, ceux-ci invoquant, au-delà de la nosologie clinique, tel ou tel texte fondateur des droits humains. Pour autant, Giacomo Mantovan se garde bien de conclure à la dépossession du demandeur d'asile de son propre récit. Il analyse, avec nuance, les effets contraires d'une telle procédure sur l'individu, en proie à des troubles psychiques et à l'angoisse de n'être pas crédible, mais en attente également d'un espace de parole et d'écoute où un tiers pourra l'aider à se déprendre de la solitude du trauma. Surtout, l'exilé tamoul gagne en efficacité dans sa relation avec les institutions, en revêtant, par le truchement de mots qui ne sont pas les siens, ce que Giacomo Mantovan appelle un « visage public » ; une telle mise en forme de soi est susceptible de répondre à l'esprit de la Convention de Genève (1951), qui, rappelons-le, attribue l'asile sur des critères individuels.
- 6 L'expérience que relate Delphine Leroy n'est pas sans lien avec ce qui précède, en ceci que le récit est modulé par les interactions entre, d'une part, des femmes migrantes hispanophones ayant diverses pratiques d'écriture, et d'autre part, non plus le représentant d'une autorité médicale ou administrative, mais la chercheuse elle-même, qui questionne l'influence de sa présence sur les actes d'écritures observés. Le principal est pourtant ailleurs, dans la visée émancipatrice des récits couchés sur le papier par leurs autrices, qu'elles écrivent en secret pour leurs proches, à l'instar de « Nora », ou destinent leur texte à la publication dans les cas d'Isabel Maria Gille et de Maria

London. Se référant aux réflexions de Paul Ricoeur sur le récit, Delphine Leroy défend l'idée que la mise en récit de son expérience redonne à son autrice un « pouvoir d'agir (*agency*) » dont la souffrance de l'exil l'avait privée.

- 7 L'acte d'écrire révèle ici son potentiel critique, dressé contre les préjugés, l'indifférence, l'invisibilisation d'expériences qui requièrent, pour se dire, pour « s'inscrire dans le monde » (Janine Altounian), la conscience éveillée d'autrui. Cette conscience est à l'œuvre dans la collecte de témoignages menée par les bénévoles de la Bibliothèque vivante à Calais en 2015-2016³ sur le modèle d'une expérience similaire au Rwanda avec des rescapés du génocide des Tutsi (voir Prudhomme, 2017). Florence Prudhomme revient sur le climat de violence et de peur qui a environné cette expérience de partage des récits de réfugiés survivant dans la « jungle » de Calais. C'est d'ailleurs encore la violence qui a mis un terme à l'expérience, lors du démantèlement complet du camp en octobre 2016. Faire entendre la voix des migrants illégalisés, c'est aussi le projet de Barbara Métais-Chastanier, Olivier Coulon-Jablonka et Camille Plagnet dans la pièce *81 avenue Victor Hugo*, créée en 2015 à Aubervilliers. Alice Carré montre comment cette pièce documentaire, qui met en scène les témoignages de huit sans-papiers membres d'un collectif en les faisant jouer par ces témoins eux-mêmes, se veut au service de la parole de personnes invisibles dans l'espace public en effaçant, autant que possible, les instruments spectaculaires de la mise en scène théâtrale. La pièce, ouvertement engagée, donne à voir les membres du collectif comme des victimes de la violence de l'exil, mais aussi du système bureaucratique de leur pays d'accueil. En leur donnant la parole, elle restitue également la force singulière qui s'exprime dans le parti pris de l'exil et, ensuite, dans la résistance aux institutions : malgré l'institution théâtrale elle-même, qui procède inmanquablement à une récupération du spectacle, les migrants sont présentés ici comme des sujets politiques à part entière, dont les luttes peuvent se charger d'un potentiel émancipateur. Inversement, Alice Carré critique les partis pris spectaculaires du *Dernier Caravansérail*, créé par Ariane Mnouchkine en 2003 à partir d'une centaine d'heures de témoignages recueillis en France, en Australie, en Nouvelle-Zélande et sur l'île de Lombok. Tout aussi engagée en faveur des réfugiés que la précédente, la pièce n'échappe pas pour autant aux écueils d'un point de vue orientalisant sur les exilés, quand elle ne cède pas au cliché facile de la migration-aventure, odyssée. La comparaison des deux pièces fait ressortir que les usages des récits de migration ont une portée aussi bien esthétique que politique, le risque étant d'essentialiser l'exil ou de l'instrumentaliser.
- 8 Quant au témoignage de Fabien Didier Yene, l'entretien accordé par l'auteur et l'étude que lui consacre Frédérik Detue décrivent un projet aux antipodes d'une telle essentialisation. En l'occurrence, si l'auteur a eu besoin de soutiens pour le mener à bien, ce projet en littérature est né d'une impulsion intérieure. Or ce qui motive ici l'écriture impérieusement, c'est un désir de vérité et de justice au regard d'une expérience de migration qui, de bout en bout, est une expérience de la déshumanisation. Un trait particulièrement remarquable du récit tient, cependant, à la façon dont, se livrant à une critique des représentations au sujet de la migration – y compris de ses propres représentations erronées au début de son parcours –, l'auteur décrit les violences qu'il subit en les distinguant bien les unes des autres et permet ainsi peu à peu de reconnaître les différents niveaux de responsabilité. Dans ce sens, son témoignage en littérature se constitue bien en « acte judiciaire », comme Primo Levi le disait de *Si c'est un homme*⁴, et doit se lire en collectant d'autres récits – les narrations documentaires les plus véridiques ayant vocation à s'étayer les unes les autres de façon

à constituer un véritable faisceau de preuves. Ce n'est pas le moindre apport à la réflexion de ce dossier que l'analyse, par l'auteur, de l'extrême précarité de son témoignage. Car, malgré l'envie qu'il en avait, Fabien Didier Yene a été longtemps privé d'écrire. L'expérience migratoire de la déshumanisation passe notamment par celle, constante, de la dépossession : du vol, de la confiscation, de la destruction. Au demeurant, le migrant illégalisé comprend vite qu'en cas de contrôle de police, il doit circuler sans rien qui puisse l'identifier, ce qui vaut aussi pour le journal intime. Cela nous informe sur la difficulté, pour un exilé aujourd'hui, de produire une attestation en littérature : ce projet en lui-même vise à faire pièce à celui de réduire les exilés à l'inexistence, en favorisant une réappropriation patiente de tout ce qui les relie aux autres hommes.

BIBLIOGRAPHIE

Levi, Primo (2005) *Œuvres*, Paris, R. Laffont, 1133 p. (Bouquins).

Noiriel, Gérard (1991) *La Tyrannie du national. Le droit d'asile en Europe (1793-1993)*, Paris, Calmann-Lévy, 355 p.

Prudhomme, Florence (2017) *Cahiers de mémoire, Kigali, 2014*, Paris, Classiques Garnier, 297 p. (Littérature, histoire, politique).

Yene, Fabien Didier (2010) *Migrant au pied du mur*, Biarritz-Paris, Atlantica-Séguier, 284 p.

NOTES

1. Cette Journée d'étude s'est tenue à l'initiative de chercheurs en littérature comparée (F. Detue, R. Guidée) et en histoire (A. Kunth), également responsables de cette livraison d'*E-Migrinter*. Il s'agit de la première étape du programme de recherche interdisciplinaire « Représenter l'expérience de la migration » qui a donné lieu depuis lors à deux nouvelles Journées d'étude, l'une intitulée « Imager la migration » (MSHS de Poitiers, 10.11.2016), l'autre « L'Europe au miroir. Un siècle de représentations des réfugiés » (Musée national de l'histoire de l'immigration / Auditorium de la Bulac, 28.04.2017).
2. Les organisateurs de la Journée d'étude renouvellent leurs sincères remerciements à la librairie La Belle Aventure de Poitiers pour son accueil.
3. Voir la présentation du projet de « bibliothèque vivante » par Florence Prudhomme : <https://blogs.mediapart.fr/florence-prudhomme/blog/280116/la-bibliotheque-vivante-de-la-jungle-de-calais> (consulté le 17 juillet 2017).
4. Primo Levi disait de *Si c'est un homme* : « Je voyais ce livre comme un acte judiciaire. J'avais envie de témoigner. » (Levi, 2005 : 992).

AUTEURS

FRÉDÉRIK DETUE

Maître de conférences en littérature générale et comparée, Université de Poitiers – FoRel (EA 3816), équipe B3
frederik.detue@univ-poitiers.fr

RAPHAËLLE GUIDÉE

Maître de conférence en littératures comparées, Université de Poitiers – FoRel (EA 3816), équipe B3
raphaelle.guidée@univ-poitiers.fr

ANOUCHE KUNTH

Historienne, Chargée de Recherche - CNRS, EHESS - IRIS (UMR 8156)
anouche.kunth@univ-poitiers.fr